

# Mission du Bourg de Bozas

III<sup>e</sup> PARTIE

## Du Nil à l'Atlantique

(PLANCHE IV).

---

Deux premières notes publiées dans *La Géographie* ont donné un court aperçu des régions étudiées par la mission du Bourg de Bozas. Nous allons faire aujourd'hui un résumé de notre dernière et grande étape vers l'océan.

Si la traversée du Congo belge, en raison de la sécurité que l'on y trouve, est une simple promenade, cette partie de notre expédition ne présente pas moins un très haut intérêt au point de vue économique et scientifique.

Le 7 octobre 1902, ayant obtenu de M. Hanolet, inspecteur général du Congo belge, l'autorisation de passer sur le territoire de l'État indépendant, nous quitions le poste anglais de Nimulé. Nous avions, pendant notre séjour à ce dernier poste, renvoyé par Mombassa, la plus grande partie de nos hommes et de nos bagages, nous ne conservions avec nous que quelques Zanzibarites, quelques porteurs de l'Ouganda et quelques mulets de selle. Désormais nos transports se feront à dos d'homme, et les Belges nous assurent le recrutement de nos porteurs, de poste en poste, jusqu'au point où nous pourrions utiliser les pirogues.

Conduits par une petite canonnière anglaise, nous remontons le cours du Nil pendant environ 6 kilomètres, et débarquons sur la rive gauche, au poste de Doufilé, ancienne résidence et place forte d'Emin-Pacha. Cette station située sur la rive gauche et au bord même du fleuve, à 3 kilomètres environ de la chaîne des monts Méto, vient d'être réoccupée tout récemment par les Belges, qui y ont installé une importante garnison indigène.

Le Nil, en amont de Doufilé, forme une anse fort large (1 500 mètres environ) et étend majestueusement ses eaux piquées d'îlots flottants. La vitesse du courant dépasse 2 kilomètres à l'heure (T. moy. de l'eau : + 26°). En aval, et

1. Voir *La Géographie*, V, 6, 15 juin 1902 et VII, 2, 15 février 1903.

jusqu'aux rapides qui commencent à Nimulé, la largeur du fleuve est très difficile à préciser, à cause de la végétation flottante, qui, suivant les vents, vient augmenter une rive ou l'autre; toutefois on peut dire qu'elle varie entre 500 et 800 mètres avec de nombreuses expansions où abondent les hippopotames. Les rives sont plates et marécageuses, couvertes d'une épaisse végétation aquatique composée, en majeure partie, de *Papyrus* et d'*Ambatch* (arbres à feuillage vert cendré ayant l'apparence de jeunes peupliers). Ce rideau de verdure, qui cache la savane environnante, abrite un peuple d'oiseaux aquatiques et terrestres, parmi lesquels l'aigle pêcheur à tête blanche, qui perche sur les branches les plus élevées. C'est également l'habitat de myriades de moustiques (*Culex* et *Anopheles*). Quelques palmiers *Borassus* isolés dominent la végétation arborescente rachitique de la savane.

Aux environs de Doufilé la population est clairsemée et semble encore se ressentir des razzias opérées chez elle par les Mahdistes. Nombre d'indigènes portent sur les joues les trois entailles horizontales, tatouage caractéristique des partisans et esclaves du Mahdi. Ils appartiennent à la grande famille madi : ce sont les Métos, les Moyas, les Loufarés, etc. Ces naturels sont pasteurs et cultivateurs; les Métos sont d'excellents forgerons. Ils sont bien constitués; la couleur de leur peau est moins foncée que celle des Nilotiques du bas fleuve. Ils portent des ornements en fer et en cuivre.

Les pays compris entre Doufilé et le lac Albert sont inoccupés et insoumis. Au sud-ouest habitent les Louagouarés, pasteurs et cultivateurs, guerriers très braves, qu'on dit troglodytes.

Du poste de Doufilé, la mission suit une route parallèle au Nil, dont elle entend les eaux gronder au loin dans les rapides.

Au pied du mont Ellingoa, point culminant de la chaîne des monts Méto, se trouve un poste créé par les Belges au moment de l'occupation. Le Nil est à 2 kilomètres environ; la rivière Assoua, que la mission a déjà traversée dans le pays des Choullis, opère ici sa jonction avec le fleuve; son embouchure est large de 60 mètres environ. L'île d'Anjou, située juste à hauteur du confluent et entourée, en partie, par de superbes rapides, est habitée par une centaine d'indigènes de belle apparence, qui vivent de pêche et cultivent un peu de sorgho. Ces insulaires communiquent avec la terre ferme au moyen de radeaux doubles, nommés *torror*, faits d'un bois léger qu'un nageur pousse et dirige à travers les courants. Les *torrors* peuvent transporter deux personnes et plusieurs colis.

La possession des îles du Nil donne lieu à de nombreuses contestations entre les deux puissances riveraines, l'Angleterre et l'État indépendant.

Continuant à longer pendant 15 kilomètres le pied de la chaîne des Métos, nous obliquons au nord ouest, puis nous quittons la vallée du Nil en escaladant deux montagnes séparées par une profonde crevasse.

Du second sommet le paysage que l'on découvre est imposant : d'un côté, la vallée du Nil, que des reliefs enserrent, comme pour étreindre et rapetisser le fleuve superbe; sur l'autre versant, une plaine très vaste, piquée de nombreuses agglomérations de huttes, et la vallée de la Kaya. Cette rivière, au point où nous la traversons, est large de 15 mètres; sa profondeur au gué est de 60 centimètres.

Après cette plaine un plateau plus élevé, habité par les Koukous. Nous retrouvons ici l'aspect des plateaux dénudés de l'Abyssinie. Les Koukous sont pasteurs et grands cultivateurs. Leurs troupeaux se composent surtout de chèvres; peu de moutons et de bœufs. Ils cultivent le sorgho, l'éleusine (espèce de mil) et le sésame. Ils ont un chef renommé et redouté, Kadjo-Kadji. Ils semblent avoir moins souffert que leurs voisins des incursions mahdistes.

Quittant le village de Kadjo-Kadji, près duquel se trouve un poste, la mission continue sa route vers le nord-ouest, dans le prolongement du plateau, dans une région peu habitée, couverte d'une savane boisée où les mimosas et une flore désertique se mélangent à l'arbre à beurre, à des arbres ressemblant à des rhododendrons, et à une foule d'autres espèces arborescentes. Les éléphants s'y promènent parfois en grands troupeaux. La Kaya coule au pied de ce plateau dans une dépression marquée; nous l'atteignons en descendant des échelons de 50 à 60 mètres de hauteur, presque à pic.

Des sites merveilleux s'offrent à nos regards un peu blasés; des ruisseaux coulent en cascades du haut de ces marches de géant, au milieu de bambous, de bananiers sauvages et de lianes. La descente est des plus dangereuse et plusieurs bœufs du troupeau qui nous suit, y laissent la vie. La rivière Kaya a 40 mètres de large au point où nous la traversons; son cours est rapide; en raison de sa profondeur, elle constitue un obstacle pour les caravanes à la saison des pluies. Grâce à nos bateaux Berton, nous pouvons passer facilement un câble d'une rive à l'autre; un va-et-vient est organisé pour les bagages, et les porteurs passent en se maintenant à ce câble, ce qui donne lieu à des scènes d'un comique irrésistible.

Cette rivière passée, nous atteignons le poste de Loka et pénétrons dans le pays des Fadjoullous. Les Kakouas et les Kalicos habitent plus au sud et à l'ouest.

On remarque chez ces tribus certaines particularités ethnographiques qui les différencient des Nilotiques purs et sont la conséquence de croisements avec d'autres races.

Une savane boisée et très giboyeuse entoure les pics rocheux des monts Gombiri. Le gibier est aussi varié qu'abondant : lions, léopards, chats sauvages, éléphants, buffles, élans, la grande antilope (*Kobus Ellipsyprimnus*), le bubale de Jackson, le kob de l'Ouganda (*Kobus Thomasini*), de nombreuses gazelles, oribis, etc. En se dirigeant vers le Nil, on trouve les rhinocéros; en

remontant vers le nord, on rencontre la girafe. C'est un merveilleux pays de chasse pendant la saison sèche.

A partir des monts Gombiri, route dans l'ouest. En deux étapes nous franchissons les 40 kilomètres qui nous séparent de la rivière Yei, laissant au sud les monts Mongoua, flanqués du mont Adra, et, le massif du Korobet. De ce massif peu élevé, aux contreforts profondément découpés, font partie le mont Aléma et la pointe de Roquadja. Pays couvert par la savane, coupé de ruisseaux, de petites rivières et de dépressions marécageuses et boisées. Le sol est encombré par des blocs de latérite de forme arrondie. La rivière Yei, large de 30 mètres environ, coule rapidement dans un lit de rochers (T. de l'eau : 21°). Elle est un des principaux affluents de gauche du haut Nil qu'elle joint aux environs de Fachoda. Un poste fortifié a été construit près de la rivière. Le pays, beaucoup plus accidenté que la région orientale du bassin du Nil, est, par ce fait, plus beau et plus pittoresque.

Continuant notre marche vers l'ouest, nous passons les monts N'Dirfi, qui constituent la ligne de partage des eaux des bassins du Nil et du Congo. En pénétrant dans cette dernière région, nous nous trouvons sur un plateau ondulé, peu boisé, prolongement du grand plateau des Niam-Niams. Nous traversons trois fois un affluent de la Dongou, l'Abba (largeur d'environ dix mètres), sur laquelle se trouve le poste qui porte le même nom.

Le pays est habité par les Mondous et les Loggos; au nord les Makrakras occupent la ligne de faite des deux bassins. Ces tribus métissées forment le passage entre les Nilotiques, les indigènes de race bantou, et la race conquérante des A-Sandé, ou Niam-Niams. Les indigènes de ces différentes tribus sont de taille moyenne; la couleur de leur peau est assez uniforme.

Au delà de l'Abba, encore un pays de savanes peu boisées, à nombreuses ondulations parallèles, orientées pour la plupart nord-sud. Dans le fond on trouve des eaux courantes ou des marais où se développent en abondance papyrus et autres plantes aquatiques. De ces marais des milliers de colibris s'élèvent à notre passage.

En trois étapes d'une vingtaine de kilomètres chacune, nous atteignons la rivière Dongou et la traversons dans le pays de l'ancien chef Faradj (poste) dont les sujets se disent Gambé (sous-tribu de Mondou).

La Dongou, une des branches de l'Ouellé, a ici environ 80 mètres de large; son courant est rapide (T. moyenne de l'eau : 26°). Elle coule au milieu de la savane, entre des rives assez élevées, garnies de papyrus et de joncs qui se mélangent aux hautes herbes. Des îlots nombreux, couverts de la même végétation, des roches isolées et des rapides coupent son cours sinueux, difficilement navigable. Par suite, nous longeons sa rive gauche, sautant d'un coude à l'autre.

Le pays présente de grandes ondulations perpendiculaires à la rivière, au

fond desquelles coulent de petits affluents plus ou moins marécageux. Les éléphants qui affectionnent ce genre de pays, se rencontrent ici en grand nombre.

En sept jours nous traversons péniblement près de soixante marais ; nous avons parfois de l'eau jusqu'au cou. C'est pendant les dures étapes à travers ces marécages que s'aggravèrent les fièvres du chef de la mission. Malgré notre désir de nous arrêter pour le soigner, force nous est de continuer, car cette région marécageuse est inhabitable et n'offre aucune ressource. Nous atteignons le poste de Dongou, situé au confluent de la Dongou et du Kibali. Dans cette station le vicomte du Bourg de Bozas fut pris de son premier accès pernicieux. Le confort que l'aimable chef de poste, le lieutenant van den Noortgate, put nous donner, nous permit de le remettre sur pied en huit jours et de reprendre notre route un mois plus tard.

La rivière Dongou a environ 100 mètres de largeur à son embouchure ; le Kibali au-dessus des rapides de Dongou, a une largeur de 250 mètres environ. La réunion de ces deux rivières donne naissance à l'Ouellé (l'Ouellé prend le nom de Macoua, chez les Mangbattous). La région est habitée par les A-Sandés qui l'ont conquise, refoulant et soumettant les races qui l'occupaient : Mangbattous, Momvous, Mombouttous à l'ouest et au sud, et, les Mondous à l'est.

Le contraste est frappant entre les indigènes des races nilotiques un peu dégénérées que nous venons de voir et les A-Sandés, hommes forts, musclés, aux traits réguliers, souvent beaux, et au caractère gai et enjoué.

Les A-Sandés sont cultivateurs et pasteurs, mais surtout guerriers. Le chef de cette région est le sultan Bokoïo, fils de Ouandou et parent des sultans Zémio, M'Bio, Renzi ; il fait partie par conséquent de la caste noble et dominante des Avangouras. Le lieutenant van den Noortgate, chef de poste de Dongou, évalue à plus de 40 000 le nombre de ses sujets. Les Momvous et les Mombouttous, repoussés et réduits en esclavage par les A-Sandés, sont des races-dégénérées. Les nains « Tick-Tick » qui habitent la forêt riveraine de la rivière Bomokandi, sont restés, en partie, insaisissables pour les-A-Sandés qui les craignent comme l'on craint des parasites.

On trouve, dans les forêts qui bordent le Kibali et le Bomokandi, un excellent caoutchouc. L'ivoire est encore abondant dans la région ; au commencement de la saison sèche, les A-Sandés organisent de grandes chasses à l'éléphant très fructueuses. Leur procédé de capture est fort simple : après avoir découvert la localité où les pachydermes viennent s'alimenter, ils cernent le troupeau, puis tout autour allument des feux qui les affolent et les mettent à leur merci. Ils tuent ainsi, indistinctement mâles et femelles, jeunes et vieux.

Le confluent du Kibali et de la Dongou et la rive droite de l'Ouellé constituent la limite, du reste indéfinie, du pays des graines et de celui du manioc ; les cultures des bananes et du manioc sont les plus répandues, puis viennent l'éleusine, les patates douces, le maïs, les haricots, etc. L'igname et un petit

piment se trouvent à l'état sauvage, de même que le café. L'huile de palme, dont les indigènes sont très friands, est fournie par le palmier élaïs.

Notre séjour à Dongou, pendant le changement de saison, nous a permis de faire quelques observations sur le régime des deux rivières. Nous avons constaté une baisse de 2 m. 5 à 3 mètres en moins de quinze jours, avec de légères fluctuations (T. moy. de l'eau : 24°).

Le 15 décembre, le vicomte du Bourg étant rétabli, nous nous remettons en route, pour descendre l'Ouellé, relever aussi exactement que possible son cours et le fixer par des déterminations astronomiques. Notre chef de caravane, M. Golliez et nos porteurs prennent la voie de terre, tandis que le vicomte du Bourg, M. Didier et moi descendons la rivière en pirogue. Le long de la voie terrestre, qui est, dans ses grandes lignes, parallèle au cours de la rivière et sur la rive gauche, on rencontre de nombreux villages mangbattous; la population est très dense et hospitalière. Les nombreux rapides qui coupent le cours de l'Ouellé en rendent la navigation difficile; deux d'entre eux, les rapides d'Amboua et de Bimbi, sont infranchissables en saison sèche. La largeur moyenne de la rivière est de 200 mètres; les îles, peu nombreuses, sont couvertes d'une végétation arborescente, parmi laquelle on rencontre de nombreux palmiers élaïs. Par suite de la baisse des eaux, les rives sont escarpées, hautes de 2 à 3 mètres; elles sont souvent garnies d'une végétation en fouillis, arbres ayant une ramure tourmentée et un feuillage aux teintes diverses : vert de tous les tons, brun doré de notre automne, jaune pâle, rouge déteint, etc. Le seul affluent de l'Ouellé, qui mérite d'être signalé, est la rivière Douro (à droite), navigable pour les pirogues à quelques heures dans l'intérieur et qui permet de rejoindre rapidement le bassin du Bahr-el-Ghazal en passant sur les territoires du sultan a-sandé, Renzi. Cette vallée est peu habitée, les Mangbattous occupent sa partie gauche jusqu'au rapide de Bimbi, les A-Sandés, sa partie droite. Les véritables riverains sont des gens de race spéciale, très mélangée aux Mangbattous, néanmoins, placée sous leur domination; on les appelle Mangbellés. Les Mangbattous, race décrite par Schweinfurth sous le nom de Mombouttous, ont eu beaucoup à souffrir de luttes intestines et des attaques répétées des A-Sandés qui les ont presque toujours battus. Ils ont sous leur domination, en outre des Mangbellés signalés plus haut, les tribus Medji, Madjo, Mayogo, Mabodo et autrefois les Bambas.

Les Bambas se sont affranchis du joug des Mangbattous à la suite de leur chef Niangara, auquel son fils Bouando a succédé. Les Mangbattous ont conservé leurs caractères distinctifs; ils peuvent être avantageusement comparés, comme force, esthétique, et régularité des traits, avec leurs puissants voisins, les A-Sandés; la couleur de leur peau est plus claire et leur caractère gai et vif. A défaut des hommes à cheveux blonds que signalait l'explorateur alle-

mand, nous avons rencontré des albinos dont la teinte de peau était identique à celle des Européens.

Parmi les A-Sandés, comme parmi les Mangbattous, les Arabes et, plus tard, les envoyés du Mahdi ont laissé des traces de leur passage, en essayant de convertir ces peuplades à la religion de Mahomet. Leurs efforts, on le constate aisément, avaient été adroitement dirigés, d'abord, vers les chefs qui parlent presque tous l'arabe du Haut-Nil : *kalam chelit*. Les musulmans, néanmoins, sont peu nombreux, et, autant que nous avons pu nous en rendre compte, très mauvais croyants.

Au poste de Niangara l'Ouellé porte le nom de Macoua. Depuis le commencement de la saison sèche, le niveau des eaux a baissé de plus de 4 mètres; en pleine saison sèche la rivière est guéable en cet endroit.

Nous continuons à descendre la rivière, à travers le pays des Mangbattous, laissant, à gauche, la rivière Gadda, large à son embouchure de plus de 50 mètres. Les embouchures des petits affluents sont difficiles à distinguer; on les confond souvent avec les nombreuses criques que forme la rivière. Celle-ci coule entre des rives peu et irrégulièrement boisées, derrière lesquelles s'étend la savane; l'écartement des rives varie de 250 à 300 mètres.

La végétation de la rive gauche est ordinairement mieux fournie que celle de la rive droite; cette particularité est due peut-être à l'influence des vents. Le palmier élaïs, l'arbre caractéristique de la région que traverse l'Ouellé, est très abondant sur les rives et surtout dans les îles de plus en plus nombreuses à mesure que nous avançons. Courant peu rapide; profondeur très variable et peu considérable en cette saison.

Quelques jours de navigation nous amènent chez les A-Barambos (rive gauche) et les A-Madis (rives droite et gauche). A signaler dans la région qu'occupent ces derniers, le mont Angba (194 m. au-dessus du niveau de la rivière) qui, avançant en éperon, resserre le lit de la rivière et détermine la formation d'un rapide dangereux. Le mont Angba est bien connu des indigènes pour le fer qu'on y trouve.

Nous n'avons que peu de renseignements sur les A-Barambos et les A-Madis; ce sont probablement d'anciennes sous-tribus Mangbattous. Ils sont cultivateurs. Les A-Barambos sont de taille plutôt au-dessous de la moyenne, bien constitués, les traits fins et la peau aussi claire que celle des Mangbattous. Les femmes sont relativement jolies.

Au poste belge d'Amadis, nous avons la grande douleur de perdre notre chef, notre ami, le vicomte du Bourg de Bozas. En deux jours, pendant lesquels nos soins parvinrent à peine à calmer ses souffrances, la maladie fait œuvre mortelle. Le terrible paludisme ajoute une victime de plus à celles, déjà nombreuses, qu'il a faites en Afrique et en particulier dans cette région. Notre désolation, nos regrets, sont indescriptibles. Nous subissons, pendant

des jours, la plus grande souffrance que nous ayons éprouvée au cours de notre long voyage. Le 24 décembre, après une soirée passée en sa compagnie, à onze heures du soir, la mort prit notre chef. Le lendemain, jour de Noël, nous lui rendions de notre mieux les derniers devoirs. Il fut enterré à la mission des Pères Prémontrais. C'est avec hâte et regrets, tout à la fois, que nous quittons ce lieu de tristesse, pour chercher dans le travail, les soucis du voyage, une diversion pour notre moral fortement abattu.

Nous reprenons les pirogues et naviguons pendant quelques jours entre des rives irrégulièrement boisées; la largeur moyenne de l'Ouellé est de 300 mètres, les îles sont garnies de palmiers élais et les rapides nombreux. La chute et les rapides de Penga forment une limite entre les A-Madis (rive droite), les A-Barambos (rive gauche) et les A-Sandés qui occupent les deux rives. Peu avant d'atteindre son confluent avec le Bomokandi, la rivière s'étrangle entre des rives rocheuses dont l'écartement, à certains endroits, est inférieur à 100 mètres.

Sur un très long parcours, le Bomokandi coule parallèlement à l'Ouellé, qu'il finit par rejoindre à son embouchure, il a plus de 100 mètres de large; ses rives sont merveilleusement boisées par la puissante végétation de la grande forêt équatoriale, qui s'avance jusqu'au confluent.

Grossi de cet important affluent, l'Ouellé s'étend majestueusement sur une largeur de 800 mètres, plus que jamais coupé de rapides, parsemé d'îles couvertes d'une végétation luxuriante et fantastique, où les palmiers élais tiennent la place d'honneur. C'est une succession de sites ravissants. Le nombre et la longueur des îles empêchent de distinguer les véritables rives de la rivière et par conséquent d'évaluer sa largeur.

A gauche, nous avons la grande forêt, coupée de quelques clairières importantes, habitat des sauvages A-Babouas. A droite, la savane, dissimulée derrière un rideau de verdure sombre appartient aux A-Sandés. Les rives du fleuve et quelques îles élevées sont peuplées d'une population assez dense, les Bacangos, race très mélangée, auxquels le fleuve fournit les moyens d'existence. Un nouvel affluent, la rivière Ouerré, vient, sur la rive droite, grossir encore le cours de l'Ouellé. Comme le Bomokandi, l'Ouerré a une largeur d'une centaine de mètres à son embouchure.

L'Ouellé a plus de 2 kilomètres de large, à l'endroit où nous l'abandonnons pour rejoindre le Congo par le bassin de la rivière Roubi. Ce point est situé, sur la rive gauche, à 6 kilomètres environ de son confluent avec la rivière Bima, que notre camarade M. Didier va reconnaître, en même temps qu'il entre en relations avec « Korombo », un puissant chef bacango, dont le village est situé un peu en aval, à l'entrée d'un rapide dangereux.

En résumé, le cours de l'Ouellé est très sinueux, coupé d'îles, de rochers, de rapides et de chutes. Les rives, plus ou moins escarpées, sont quelquefois



irrégulièrement découpées, souvent parallèles. La densité de la végétation riveraine augmente à mesure que l'on descend. La largeur de la rivière, qui est à peine de 200 mètres après le confluent du Kibali et de la Dongou, atteint 2 kilomètres en amont de son confluent avec la rivière Bima.

Dans le cours moyen les crues sont considérables d'août à décembre, pendant la saison des pluies. La vitesse du courant varie suivant l'élévation des eaux. Au commencement de la baisse des eaux, cette vitesse atteignait 2 kilomètres à l'heure, dans les environs du mont Angba. Pendant la saison sèche, les rapides et les chutes faisant office d'écluses, la rivière est divisée, pour ainsi dire, en une série de biefs. La température de l'eau est de 23°, moyenne très régulière pendant les mois d'octobre, novembre et décembre. Chaque matin, pendant ces mêmes mois, se dégage de la rivière, une buée épaisse, quelquefois un véritable brouillard, que le soleil ne perce que difficilement. L'Ouellé n'est accessible qu'aux pirogues; ses nombreux rapides et son régime rendent sa navigation aussi difficile que dangereuse.

La principale occupation et ressource des riverains est la pêche; les moyens qu'ils emploient pour prendre le poisson sont aussi nombreux que variés : lignes, filets, harpons, nasses et pièges divers. Le poisson est abondant, plus ou moins facile à pêcher suivant les saisons. Le lit de schistes et de sable de la rivière fait que sa saveur est parfaite, et qu'il n'a pas le goût répugnant de vase qu'a celui du haut Nil. Entre autres poissons, nous signalons : les silures, un poisson électrique, le malaptérure, plusieurs espèces à museaux pointus, etc.

Dans les petits affluents à lit sableux, on trouve, à la saison sèche, de grosses crevettes et des crabes; sur les rochers que découvre la baisse des eaux, des anodontes et des etheries qui sont des anodontes déformées, ressemblant à des huîtres. Les hippopotames se montrent en plus grand nombre que les crocodiles.

Dans la brousse qui environne la rivière, le gibier est très abondant. Les régions traversées par l'Ouellé sont peuplées et riches; voisines des grandes artères navigables, le Congo et le Nil, elles ont un avenir certain, mais sont malheureusement fort malsaines. Le paludisme, la dysenterie, les fièvres pernicieuses et hématuriques font tous les ans de trop nombreuses victimes.

Avant de quitter l'Ouellé, nous devons dire quelques mots sur l'intéressante peuplade qui borde ses rives, les Bacangos. Ils ont conservé quelques caractères de race, mais sont très métissés d'Ababoua et surtout de Mangbattou, dont ils ont adopté les coutumes et les mutilations ethniques, entre autres la déformation toulousaine de la tête des nouveau-nés. Les traits saillants de leur caractère sont la bonne humeur et l'esprit combattif; ils semblent aimer passionnément l'eau et passent des journées entières sur un rocher aux aguets du poisson, ou, à contempler la rivière. L'exercice que

leur impose la pêche et le pagayage a légèrement développé leur système musculaire. La couleur de leur peau est plus foncée que celle des Mangbattous. Leurs hattes s'étendent par petits groupes le long de la rivière, formant d'interminables villages, et donnant, de cette façon, à chaque famille, pied sur la rivière.

Le 7 janvier 1903, après quelques jours de repos sur les bords de l'Ouellé, au poste de Bima, nous prenons une direction sud-sud-ouest à travers la grande forêt.

Au poste de Libokoua, nous traversons la rivière Bima, à 3 kilomètres en amont de son confluent avec l'Ouellé; elle est large de 60 mètres environ. Sous l'épais dôme de verdure qui nous a vite des ardeurs du soleil, mais qui empêche l'air de nous parvenir, nous continuons notre marche, buttant, trébuchant à chaque pas, dans les lianes, les bûches et les blocs de latérite rougeâtre qui encombrant l'étroit sentier. Nous passons la ligne de partage des eaux, très marquée, qui sépare les bassins de l'Oubanghi et du Congo. Nous traversons de nombreux affluents de la rivière Bali et cette dernière par trois fois, pour suivre sa vallée à droite et rejoindre au poste de Bouta la rivière Roubi dont elle est un des affluents. Cette région, comme toutes celles qu'abrite la forêt équatoriale, est humide et marécageuse pendant la saison des pluies.

Nous avons parcouru environ 120 kilomètres et n'avons trouvé sur notre chemin que solitude et dévastation : villages, bananeraies, palmeraies et cultures abandonnées; ravages et tristes conséquences d'une guerre récente.

Les A-Babouas ont établi leurs villages au plus profond de la forêt qu'ils occupent entre l'Ouellé, le Bomokandi, le Roubi et son affluent, la Likati, ce qui leur assure une retraite inviolable. Habitants de la grande forêt, ils semblent lui avoir pris son caractère farouche et sauvage. L'isolement dans lequel ils se plaisent, le peu de relations qu'ils daignent avoir avec leurs voisins, la résistance terrible qu'ils ont opposée en particulier aux A-Sandés, leur anthropophagie d'autre part, les ont fait craindre et n'ont fait qu'augmenter leur renom de férocité. Ils n'ont pas un type très distinct, la couleur de leur peau est relativement claire; les quelques femmes que nous avons pu voir étaient jolies.

Nous devons dire, pour être sincères, que, bien qu'ayant pris plaisir à traverser une partie de la grande forêt, nous n'y avons pas trouvé ces enchantements, cet inconnu, qu'ont décrits de nombreux voyageurs.

Nous passons deux jours au poste de Bouta sur les bords de la rivière Roubi, un peu en aval de son confluent avec la rivière Bali. Les environs sont habités par les Monganzollos.

Le 16 janvier, nous reprenons les pirogues pour descendre le cours du Roubi jusqu'au Congo. Les indigènes de cette région pagayent debout, alors que ceux de l'Ouellé pagayent assis pour donner plus de stabilité à leur

pirogue au passage des rapides. La rivière a une largeur de 50 à 60 mètres; elle coule entre des rives couvertes par la grande forêt et peu habitées. Nous remarquons des berges de schistes à couches horizontales; le grès blanc, se présentant sous forme de corniches et de falaises, fait son apparition. L'écartement des rives de la rivière varie peu.

Au point où il reçoit son affluent de droite, la rivière Likati (55 m. de large à son embouchure), le Roubi s'élargit brusquement et double presque de largeur. Après les rapides de N'Go, il a 120 mètres de large et devient, lorsque les eaux sont hautes, navigable pour les petits vapeurs à fond plat. La création d'un chenal dans ce rapide permettrait, dans les mêmes circonstances, de remonter la rivière jusqu'à Bouta.

Nous rejoignons à Ibembo, l'itinéraire de l'explorateur français Foa. Le pays environnant est habité par les Likouangoulas et les Mabinzas. A partir de ce point, le Roubi prend le nom d'Itimbiri et reçoit de nombreux affluents. Les rives sont superbement, mais uniformément, couvertes par la grande forêt. Sur la rive droite, et, dans l'intérieur, habitent les Botsakis et les Magouassas; sur la rive gauche, les Mobengués. Plus loin, au confluent avec la rivière Oléka, à droite, sont installés les Yankos, une très intéressante tribu de pêcheurs. Ce sont des hommes de stature moyenne, musclés et très tatoués. Vers le confluent avec le Congo qui s'opère un peu en amont du village de Yabinga, les îles succèdent aux îles, rendant très difficile l'estimation approximative de la largeur de la rivière. Les environs du confluent sont très peuplés par des pêcheurs oupotos, indigènes de belle race, qui ont le corps et la figure affreusement tatoués.

Nous longeons la rive droite du Congo pendant deux heures environ et nous nous arrêtons à Boumba, sur le Congo. Nous rejoignons ici, l'itinéraire du Français Versepuy qui a traversé l'Afrique, en passant par l'Arrouimi. Boumba est un joli poste, point de concentration des vapeurs qui viennent du bas Congo, des chutes de Stanley et de l'Itimbiri; il s'y fait un transit important.

C'est en face de Boumba que le fleuve atteint sa plus grande largeur, environ 35 kilomètres. Les îles nombreuses qui encombrant son cours, ne permettent pas de s'en rendre compte et rendent très difficiles les communications d'une rive à l'autre. Le 26 janvier nous nous embarquons sur un vapeur de la flottille de l'État indépendant, qui, en douze jours, nous conduit à Léopoldville, à l'entrée des chutes et rapides du bas Congo. Nous avons fait escale aux camps d'instruction et postes de Lissala, Oumangi, Nouvelle-Anvers, Coquilhatville, Irébou, Loukaléla, Youmbi, Bolobo, Kouamouth, etc. Nous avons subi en cours de route la profonde impression que laisse, à ceux qui la parcourent, la magnifique voie de pénétration qu'est le Congo. Bien que passant rapidement, nous avons pu nous faire une idée des populations qui habitent ses rives : Oupoto, Bangala, Wangata, Mongo, etc.

Le jour même de notre arrivée, nous passions de l'autre côté du « pool », à Brazzaville. En même temps que nous avions le plaisir de fouler une terre française et de trouver notre correspondance dont nous étions privés depuis près d'une année, notre pensée s'en allait vers notre si regretté chef de mission, mort au champ d'honneur des explorateurs. Avec quelle impatience il attendait ce moment de toucher la terre française, cette joie lui a été refusée!

..

**Occupation européenne.** — L'occupation des territoires traversés par la mission dans l'État indépendant est effective. Les postes sont bien situés et occupés par plusieurs Européens, qui ont sous leurs ordres une troupe indigène plus ou moins importante. Ces Européens sont surtout des Belges, des Scandinaves, des Suisses et des Italiens. Quant aux soldats indigènes, ils sont recrutés dans les différents districts de l'État. On leur enseigne le maniement d'armes et la discipline dans des camps d'instruction spéciaux. Ils sont disséminés ensuite dans l'État, aussi loin que possible de leur pays natal. Dans l'enclave du Nil, les postes de Doufilé, Redjaf, Lado, Kéro sur le fleuve, sont fortifiés et occupés par une forte garnison.

Les communications entre le Nil et la rivière Dongou sont assurées par les postes de Kadjo-Kadji, Loka, Yei (camp retranché), Abba et Faradj (fortifié). Sur la rive gauche de l'Ouellé, on trouve les postes de Niangara, Surango, Amadi et Bima; sur la rive droite, le poste de Bomokandi, presque en face du confluent de l'Ouellé avec la rivière de ce nom. De l'Ouellé au poste de Bouta sur la rivière Roubi, on ne rencontre que le poste de Libokoua, situé dans la région des A-Babouas, il a été attaqué et brûlé pendant la révolte de ces indigènes. Sur la rivière Roubi ou Itimbiri, sont situés, en dehors du poste de Bouta (fortifié), Ibembo et Mandoungou, sur la rive droite, Mohangay sur la rive gauche. Sur le Congo se trouve la série des postes qui datent d'une occupation déjà ancienne. Tous ces points sont reliés entre eux par de petits postes indigènes ou des gîtes d'étape.

La mission a été très bien reçue par tous les chefs de ces postes qui ont mis à sa disposition tout ce qui était nécessaire à sa nourriture et à celle de son escorte.

#### Résultats scientifiques.

**Ethnographie.** — Malgré son mauvais état de santé, le vicomte du Bourg a tenu à mener à bonne fin les travaux ethnographiques qu'il avait entrepris depuis le départ de M. de Zeltner. Quelques jours avant sa fatale rechute, il

mesurait encore des individus de race mangbattou et a-madi. Les documents qu'il a ainsi recueillis sont considérables et seront l'objet d'une publication spéciale. Après la mort de notre chef de mission, M. Didier a continué son œuvre et a encore étudié des gens de race bucango, a-sandé, a-baboua, etc.

**Astronomie.** — M. Golliez a déterminé la longitude et la latitude de nombreuses localités, c'est avec ses données et notre itinéraire que la carte jointe à cette notice a pu être dressée. La discussion des calculs obtenus et des méthodes astronomiques employées fera l'objet d'une communication ultérieure de M. Golliez.

**Zoologie.** — M. Didier a réuni au Congo une importante collection d'Insectes, d'Oiseaux et de Mammifères, malgré les difficultés du séchage des pièces préparées dans ces régions humides. Ces collections sont arrivées en bon état et sont actuellement à l'étude au Muséum d'histoire naturelle.

**Botanique et Géologie.** — Le passage rapide de la mission à travers le Congo ne m'a pas permis de récolter beaucoup d'échantillons botaniques. Au point de vue géologique les récoltes n'ont pas été aussi riches que dans les deux premières parties du voyage, car la nature du terrain est très uniforme. Depuis le Nil jusqu'à la ligne de partage des eaux de l'Oubanghi et du Congo, nous n'avons trouvé que des roches anciennes : granites, gneiss et mica-schistes, avec des affleurements de latérite à gros éléments. A partir de la forêt des Ababouas nous sommes entrés dans la grande cuvette congolaise formée de grès blancs ou bariolés, d'argile et de latérite. Nous n'avons pu étudier faute de temps l'intéressante structure géologique des terrains traversés par le chemin de fer de Matadi à Léopoldville.

**Parasitologie.** — Si les récoltes botaniques et géologiques ont été plus faibles que dans les premières parties du voyage, par contre les études de parasitologie tant humaine qu'animale ont donné d'intéressants résultats.

Nous avons établi l'existence d'une mouche tsetsé répandue dans le Congo, la *Glossina palpalis*, depuis le Nil jusqu'à Matadi. Cette mouche qui habite le long des fleuves contribue avec les Simulies nommées *fourou* à rendre le séjour en pirogue peu agréable. A Bouta, sur la Roubi, nous avons fait connaissance, pour la première fois, avec la maladie du sommeil qui commence à y faire de temps à autre quelques victimes. Tout le long du Congo nous avons pu observer de nombreux cas de cette curieuse affection et nous convaincre qu'elle était certainement de nature parasitaire et non pas due à l'alimentation, à la contagion ou aux excès de toute sorte. De plus cette maladie, qui ne s'est pas acclimatée ailleurs qu'en Afrique, doit nécessiter pour se transmettre un hôte intermédiaire africain habitant spécialement le long des rivières ou des fleuves. Ces idées restaient un peu flottantes dans ma tête, mais la belle découverte par Castellani du Trypanosome qui cause la maladie du sommeil me fit émettre l'hypothèse que la mouche tsetsé

que l'on rencontre le long des rivières du Congo devait être la propagatrice de la maladie. J'ai eu la satisfaction de voir cette hypothèse, basée sur les nombreux documents recueillis au cours de la mission du Bourg, confirmée par des recherches récentes.

En examinant le sang des Européens, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer le troisième cas connu de fièvre à Trypanosomes, c'est cette maladie que j'ai désignée sous le nom de Trypanosome fébrile et que les recherches de différents auteurs et les nôtres permettent de considérer comme le début de la maladie du sommeil.

Je ne voudrais pas m'étendre davantage ici sur des recherches médicales et agricoles d'un intérêt plus spécial qui ont fait ou qui feront l'objet d'autres publications.

E. BRUMPT.